

Clémence PIERI

ICI, L'EAU EST D'OR

(Roman)

PRELUDE
« Cessez-donc de chanter... »

LA GRAND-MERE parle aux oiseaux.
Elle répète toujours le même mot.

Elle taille ses hortensias entre les ronces des roses.
Elle porte des tas de branches qui traînent derrière elle comme des compagnons.
Elle regarde au loin les bottes de foin où l'on fait la guerre des enfants.
Elle creuse la terre de ses mains.
Elle rabat ses cheveux blancs avec une broche dentelée d'ivoire.
Elle entend des voix, des qu'en-dira-t-on, des ronrons, des racontars qui refusent de se taire.

Elle boit le vin de ses ancêtres comme une résilience, un pardon de sa bouche à leurs eaux de vivants et, mystique du soir, la lie se change en mots, en images, récits de guerre – on fuit, par le train, l'enfant est dans le ventre ; on fuit main dans la main entre femmes qui résistent et se battent avec leurs petits moyens, leurs reprises de chaussettes mal fiselées, leurs pains rancis et leurs noisettes ; on fuit sur les chemins, on se regarde et on baisse les yeux, l'enfant tape dans le tabernacle tape encore, il s'agite, crie sa faim, sa peur des bruits et de l'agitation des gens autour, des coups qu'on lui donne en passant ; on fuit pour s'échapper, retrouver une place de paix jusqu'à la prochaine angoisse quai des condamnés. On cache d'autres familles, d'autres enfants qui s'agrippent, à d'autres seins. Les lieux sont occupés, les hommes arrivent en conquérants, avec leurs envies de viols, de souillures, de dominants, avec leurs frustrations, leurs peines, leurs virilités empêtrées. On cache des lettres. On explique aux enfants, on cherche des mots pour le dire. On fuit, on prend d'autres trains. On aime en silence celui qui est l'on ne sait où, on l'attend, on le veille lors de longues nuits-insomnies, on croit que l'on respire les parfums qui raniment les absents.

On prie pour que les hommes qui salissent ne gagnent pas sur la chair que l'on a meurtrie, que le désir brûle encore.

On prie pour que la peau oublie le silence qu'on lui a imposé.

Elle regarde l'ancien pigeonnier, vestige des morts : sur les murs usés, des alphabets, des noms en désordre, des mots à la craie à demi-effacés pour l'éternité, des interdits que l'on pensait cachés, des secrets enfouis, des généalogies trouées ou aux lacunes suspectes, des fantômes que l'on fait s'agiter pour faire peur aux aînés ; et puis des cartes de tendre ou de trésors qui mènent droit au potager, aux premiers champs et se terminent pour des guerres de, un, deux, trois moutons, dérobés.

Les lieux vivent encore.

L'âme est dans le vin, cendres des pensées.

Elle boit pour se souvenir avant d'aller dormir et contempler son visage usé – coiffeuse des âges, parfum de rose, salle de bain en cuivre argenté, grand parquet, fenêtres infinies sur le chant des forêts. Elle n'est pas seule. Elle regarde les arbres. Eux savent ce que la vie porte. Eux connaissent les secrets, les raisons des colères, les amertumes, les tristesses irrésolues quand même les frères ne se parlent plus. Elle regarde les monts qui dorment dans le vent de la vallée et elle se dit, qu'il est bien lent le temps sans lui qui lui raconte, les découvertes scientifiques, les vaccins d'orient, les plantes miraculeuses. Et quand le jour recommence, qu'il s'acharne à la laisser vivre plutôt que de lui ramener ses enfants, à jamais enterrés, oubliés dans cette terre de toutes les fratries, quand les épouvantails outrés se dressent, dénonçant les crimes, les chants des patriarches, quand des ruisseaux coulent encore le sang des dieux abolis et que toute la nature s'allie et qu'elle crie, qu'elle en a assez de se taire, assez de se revigorer ; alors avant de s'endormir dans l'immense lit LA GRAND-MERE se dit qu'il est bien vain tout le temps vécu sans lui.

Et voici ce qu'elle répète aux oiseaux : cessez-donc de chanter, il ne reviendra plus.

Les Absents.

*J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués en étreignant ton ombre
A se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.*

Robert Desnos

Dans les creux des collines, l'air est plus respirable.

Les chiens perdus viennent boire au puit et passent la nuit, allongés près des allées d'arbres géants.

Les cerisiers sont en fleurs.

Dans l'ancienne nourrice, les bancs de bois sentent la poussière et le feu sec.

Les tableaux à peine d'époussetés présentent des scènes de la vie paysanne : visages ridés, fatigués, les fourches à la main. Certaines portes manquent de s'écrouler et sont condamnées par les grands piliers des cèdres. Les miroirs des commodités sont tellement embués que l'on ne peut plus se regarder ; à côté, des chaises encore tremblotantes (où sèchent d'anciennes tenues agricoles) perdent des copeaux de bois – miettes qui s'effritent sur le sol.

Un lit s'effondre, à terre, ses ressorts de ferraille se sont déformés sous le poids des années et des corps fatigués.

Le Fermier fait la guerre des terres.

Les bottes de foin sont à lui : il y a une barrière entre son élevage et la grande Maison aux volets bleus et aux glycines en pleurs.

Un chien endormi se tient devant les escaliers de pierre : il semble se reposer depuis des années tant la fatigue se lit dans ses yeux recourbés.

La porte est ouverte, de larges perles en collier permettent de filer la lumière.

Les pigeons morts sont tombés d'en haut, leurs plumes à terre dans la caillasse.

Les scies sont restées sur le sol, abandonnées.

Le chien regarde ceux qui espèrent entrer et il baille.

Le silence a envahi La Maison.

Les nappes blanches sont mises sur les tables de bois. Un immense miroir. Des livres de bonnes conduites pour les futurs épouses. Des fauteuils qui font un bruit d'acier. Un piano désaccordé. Des portraits immenses, des pieds à la tête ; le premier bal d'une jeune fille aux yeux attristés, la robe bleue et dentelée, une vieille femme aux traits forcés, cheveux grisonnants, un homme debout, arborant des médailles derrière un bureau aux dorures sophistiquées, d'autres visages fermés.

Un tapis en peau de bête, tête de léopards entre les têtes de mortes.

Dans la cuisine, des phrases très anciennes sont gravées en langue provençale :

Face que voudra la magnade

Mai que le bouvié sio en l'arade

Un chaudron de cuivre dans le garde-manger, des odeurs de pommes gâtées et d'autres légumes du potager sont entreposés dans le renforcement sombre. Dans des placards grillagés, on éloigne les bocaux des petites bestioles qui veulent les grignoter et on dépose en hauteur les œufs frais dans des paniers d'osier. Quelques poules pondent encore, mais pas tous les jours.

La table est immense, elle sent la pierre froide.

Les pots de confitures sont mangés par les mouches qui se sont noyées dans le sucre.

On entend le vent qui agite la porte – danse de lumière dans les arbres que l'on devine.

Dans la cave, les vins anciens sont entreposés par dates, les bouteilles sont sans étiquettes. On peut remarquer certaines traces de craies sur le sol (des cousins qui se sont amusés à dessiner des squelettes pour faire peur aux ENFANTS) ; dans les flaques d'eau, on croit voir leurs reflets mais une porte dérobée nous conduit au jardin des fruits et à son paradis de grenouilles (où l'on est sauf, vite !).

Au grenier aussi, on parlait d'une présence fantomatique et toutes les générations y ont cru, ont cauchemardé devant cette statue des escaliers que les adolescents faisaient bouger, surtout la nuit. De temps en temps, on changeait de nom, on inventait une autre histoire, les rumeurs se transmettaient, d'une déformation à l'autre.

Au fond du parc : un ancien terrain de tennis, des marques blanches cernées d'orties.

Des arbres fruitiers qui ne donnent plus assez de fruits mûrs.

Une vierge de pierre qui tient l'enfant dans ses bras dans un halo de ronces et de clématites en fleurs.